



Une introduction

Elsa Faugere, Ingrid Sénépart

► **To cite this version:**

Elsa Faugere, Ingrid Sénépart. Une introduction. Techniques et culture, Éditions de la Maison des sciences de l'homme 2012, pp.14 - 25. <10.4000/tc.6516>. <halshs-01664806>

HAL Id: halshs-01664806

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01664806>

Submitted on 15 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Itinéraires de coquillages

Une introduction

Elsa Faugère et Ingrid Senépart



Édition électronique

URL : <http://tc.revues.org/6516>

DOI : 10.4000/tc.6516

ISSN : 1952-420X

Éditeur

Les éditions de la Maison des sciences de l'Homme

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2012

Pagination : 14-25

ISBN : 978-2-7351-1534-1

ISSN : 0248-6016

Référence électronique

Elsa Faugère et Ingrid Senépart, « Une introduction », *Techniques & Culture* [En ligne], 59 | 2012, mis en ligne le 15 décembre 2015, consulté le 01 octobre 2016. URL : <http://tc.revues.org/6516> ; DOI : 10.4000/tc.6516

Ce document est un fac-similé de l'édition imprimée.

Tous droits réservés



ITINÉRAIRES DE COQUILLAGES : UNE INTRODUCTION

« Les coquillages, ça n'existe pas ! » nous a dit un jour un biologiste marin de renom. « Il existe des mollusques avec ou sans coquilles ! » a-t-il ajouté, agacé par notre ignorance en la matière. Notre *Thema* sur les itinéraires de coquillages commençait bien mal ! Comment pouvions-nous nous intéresser à cet objet alors même que la science nous disait qu'il n'existait pas ? Nous avons décidé d'ignorer ce rappel à l'ordre scientifique et de considérer que les coquillages existent bel et bien. Certes, il existe des mollusques sans coquilles, comme les splendides nudibranches ou limaces de mer mais, comme nous allons le voir tout au long de ce *Thema*, les mollusques qui ont le plus marqué l'histoire de l'homme, sont ceux avec coquille en raison de la longévité de cette matière minérale et de sa malléabilité.

L'idée d'un *Thema* centré sur les coquillages a germé en juin 2010, au retour d'un terrain à Madagascar que l'une de nous deux (Elsa Faugère) avait conduit en tant qu'ethnologue participant à une expédition scientifique centrée sur la collecte de mollusques et autres taxons marins (crustacés, algues, échinodermes, éponges, poissons, etc.), organisée par le Muséum National d'Histoire Naturelle de Paris dans le cadre d'un programme décennal d'inventaire de la biodiversité des pays du Sud, intitulé La Planète Revisitée¹. À ce stade, le thème de l'itinéraire n'était pas encore de mise, mais le sujet proposé à *Techniques & Culture* reçu l'agrément du comité de rédaction de la revue. C'est en connaissance de cause que la seconde coordinatrice (Ingrid Sénépart), préhistorienne, accepta la codirection du numéro et cette nouvelle aventure après celle d'« Habiter le temporaire » qu'elle avait conduite en compagnie d'Agnès Jeanjean. Ce n'était ni un hasard, ni un concours de circonstance. Depuis quelques années, elle avait affaire de près ou de loin aux coquillages, consommés ou utilisés sur des sites archéologiques dont elle avait la responsabilité.



© Ph. Maestrati - La Planète Revisitée MNHN / PIN

Photo d'un nudibranche *Halgerda* (cf. *formosa*, 1880. Espèce de la famille des *Dorididae*, rencontrée dans le sud de Madagascar, présente dans l'ouest de l'Océan Indien) prise par Philippe Maestrati lors de l'expédition *Atimo Vatae* à Fort Dauphin, Madagascar en juin 2010.

À partir de ce moment, le thème de ce nouveau numéro sera exploré en commun et c'est ensemble que nous choisirons de l'orienter vers la notion d'itinéraire. Après avoir balayé de multiples orientations afin de parler de l'objet coquillage, elle nous semblait la notion la plus adéquate pour évoquer ces invertébrés au statut ambivalent selon qu'ils soient morts ou vivants, considérés comme si précieux par certains et tellement insignifiants pour un grand nombre.

En effet, les invertébrés, en l'occurrence les mollusques, appartient, encore à ce que les naturalistes qualifient de « biodiversité négligée ». Parents pauvres des politiques de conservation de la nature et des « attachements populaires » à la nature, ces animaux n'en ont pas moins acquis une place singulière voire unique dans l'histoire des sociétés humaines.

Le contraste apparaissait donc saisissant entre le désintérêt général pour les coquillages en tant qu'animaux pris dans leur milieu naturel – comparativement aux attachements multiples envers d'autres espèces comme les mammifères et les oiseaux – et la valeur culturelle acquise par ceux-ci une fois collectés et/ou transformés par la main de l'homme. Et ce d'autant plus qu'après les avoir soustraits de leur milieu naturel et leur avoir fait quitter le règne animal, les hommes les ont fait voyager – comme aliments, monnaies, parures, objets de collection et/ou de sciences. Or c'est précisément par ces itinéraires et ces déplacements que les mollusques et les coquillages, qu'ils soient vecteurs ou acteurs, acquièrent une valeur (symbolique, scientifique ou marchande) et deviennent des objets de culture particuliers. Ce *Thema* interroge donc « l'objet coquillage » à travers les liens métaphoriques ou réels qu'il entretient avec le déplacement.

Poursuivant la formule de travail de la revue nous avons convié plusieurs auteurs de différentes disciplines, toutes concernées à leur manière par les mollusques marins ou terrestres à venir partager nos réflexions sur le thème de l'itinéraire et du déplacement. Deux journées de débats à Saint-Jean-de-Gadagne, puis une journée au Muséum d'Histoire Naturelle de Paris ont contribué, avec l'enthousiasme de tous, à explorer les pistes proposées par le premier argumentaire. Rapidement, dans cette ambiance très collégiale, où chacun mettait sur la table le sujet qu'il souhaitait voir aboutir pour le *Thema*, les participants relevaient des voies de traverses, des ponts disciplinaires, des éclairages particuliers qui venaient faire écho à leurs propres travaux. On ne s'étonnera pas alors que les articles du *Thema* se répondent ou s'interpellent car ils ont été construits et maillés en commun pour le plus grand nombre. Tous les auteurs que nous avons sollicités, qu'ils l'aient été parfois tardivement, ou bien qu'ils n'aient pu venir rejoindre les groupes de réflexion, se sont associés avec une grande aisance en se pliant à l'exercice de l'argumentaire de départ. Il semble que l'objet coquillage « porte » ou « transporte » le discours.

Le précédent numéro évoquait les « objets irremplaçables » en questionnant la fonctionnalité, l'efficacité et le rôle des objets dans les processus de création de liens sociaux ou de



© E. Vandel - La Planète Revisité MNHN / PIN

Bernard-l'Hermitte récolté durant l'expédition Atimo Vatae à Lavanono en juin 2010, dans le sud de Madagascar

Ce clin d'œil à une couverture d'un *Thema* récent de *T&C* nous rappelle que les hommes ne sont pas les seuls à faire voyager les coquillages. Les Bernard-l'Hermitte s'en chargent à leur manière en changeant plusieurs fois de coquilles au fur et à mesure de leur croissance et de leurs mues successives. Ils donnent ainsi naissance à leur insu, à d'étranges créatures itinérantes. Ce voyage de coquilles en coquilles a inspiré à Jacques Lacarrière un très beau texte : « Le but alors d'un tel voyage ? Aucun si ce n'est de perdre son temps le plus féériquement, le plus substantiellement possible. Se vider, se dénuder et une fois vide et nu s'emplir de saveurs et de savoirs nouveaux. Se sentir proche des Lointains et consanguins des Différents. Se sentir chez soi dans la coquille des autres. Comme un Bernard-l'Hermitte. Mais un Bernard-l'Hermitte planétaire. ».

sens. Celui-ci est le premier de la nouvelle série où l'on a choisi de travailler sur une catégorie particulière d'objet, le coquillage, un objet-frontière parce qu'oscillant entre nature et culture selon les approches disciplinaires mais aussi un « objet-frontière » au sens de Susan Leigh Star et de James R. Griesemer (1989), évoqué par Isabelle Mauz ou Charlotte Guichard. Dans leurs articles respectifs, le coquillage sert de véhicule à des parcours individuels ou collectifs, de mise en commun des savoirs. Ce dont rend compte ce numéro.

Enfin, on pouvait craindre que les différentes approches disciplinaires : Préhistoire, Histoire, Ethnologie, Sociologie, Éthologie, Écologie ne soient redondantes dans certains cas. À notre sens, cette redondance renvoie à des invariances de comportements héritières d'un passé humain très lointain. Les thèmes de la valeur, de la transmission, de la charge esthétique, du mystère, voire de la transcendance sont récurrents et universaux. Au final, ces drôles d'animaux avec ou sans coquille interrogent fortement les cultures et les sociétés humaines et les font abondamment s'exprimer. Il faut dire que d'après les vestiges archéologiques et les connaissances historiques dont nous disposons, les coquillages ont joué, dans de nombreuses sociétés, des rôles politiques, économiques, sociaux et culturels non négligeables.

C'est pour rendre compte de ces rôles et de ces itinéraires multiples, riches et surprenants que nous avons entrepris de faire ce *Thema*. Voyageant dans l'intimité



© F. Joullian

des familles, des maisons et des corps (Monjaret, Bonnardin, Ciambelli, Charpy), dans les laboratoires scientifiques (Mauz, Dumoulin, Demmer, Puillandre) et les cabinets des petits et grands collectionneurs-amateurs (Guichard, Faugère, Contreras et Étienne) ou se déplaçant, tout simplement, par eux-mêmes dans les mers et sur terre (Magnin et Martin), voyageurs clandestins ou infatigables marcheurs, les coquillages sont aussi des aliments fort prisés depuis la préhistoire (Dupont, Prou et Legué, Burgos et Dillais), des monnaies en Mélanésie et en Afrique (Dupuy), perles précieuses dans le monde entier, supports de livres et de récits mythologiques depuis l'Antiquité gréco-romaine (Sorgeloos, Zucker), ou personnages de poésie chez Pablo Neruda (Contreras et Étienne).

Tous ces voyages incitent le lecteur à suivre les mollusques vivants et morts dans des pérégrinations souvent inattendues, parfois cocasses. Ainsi, à y regarder de plus près, comme nous y invitent les auteurs réunis dans ce numéro, nous verrons que ces invertébrés terrestres et marins, morts ou vivants, sont de fidèles compagnons de l'homme, et du poète, depuis au moins 100 000 ans.

Durant la Préhistoire ancienne, les invertébrés marins étaient non seulement consommés comme aliments mais également utilisés, selon des découvertes archéologiques récentes, comme bijoux et parures dès 135 000 ans av. J.-C. La parure fait déjà partie intégrante de la culture matérielle des populations africaines et proches-orientales de chasseurs-cueilleurs de ces époques très anciennes (Vanhaeren, d'Errico 2008 : 62). Or, archéologues et ethnologues savent bien que les parures sont des objets chargés de sens et de symboles et que leur utilisation est un moyen de pister l'apparition d'une cognition moderne et du langage (Vanhaeren, d'Errico 2008). Si les coquillages n'étaient pas la seule matière première utilisée dans la constitution de ces premiers bijoux, ils partagent avec les autres matériaux – dents, os, ivoire, etc. – également utilisés comme parures, l'éloignement de leurs milieux naturels d'origine (ibid : 63) et des itinéraires communs. En effet, pour devenir objets de parures et bijoux, les coquillages, les os, les dents, etc. devaient parcourir de grandes distances et s'éloigner définitivement de leur aire d'extraction (Bonnardin), comme si, pour faire partie de la culture humaine, il fallait gommer tout lien avec la nature.

Par cet éloignement de leur milieu naturel, par ces distances parcourues, les coquillages – ainsi que d'autres matériaux – deviennent donc outils, bijoux et parures, possédant dès lors de nouvelles significations, de nouvelles fonctions et de nouvelles valeurs. Dès le Néolithique, comme le montre Sandrine Bonnardin, ces parures corporelles étaient des marqueurs d'identités qui pouvaient accompagner certains défunts dans leur tombe ou circuler au sein d'un groupe de parenté de génération en génération. Attestée dès le Néolithique (Bonnardin), cette transmission familiale d'objets de parures et de bijoux demeure d'actualité comme le montre la circulation des colliers de perles analysée par Patrizia Ciambelli. Il ne s'agit plus ici d'itinéraire géographique mais de circulation dans le temps qui retrace histoire et mythologie familiales. Ces coquillages précieux dont la transmission redessine les contours

De petits coquillages percés, *Nassarius kraussianus*, datés de 75 000 ans, ont été découverts dans la grotte de Blombos en Afrique du Sud. Ils étaient utilisés comme objets de parure. Ce sont les plus vieux bijoux jamais découverts.

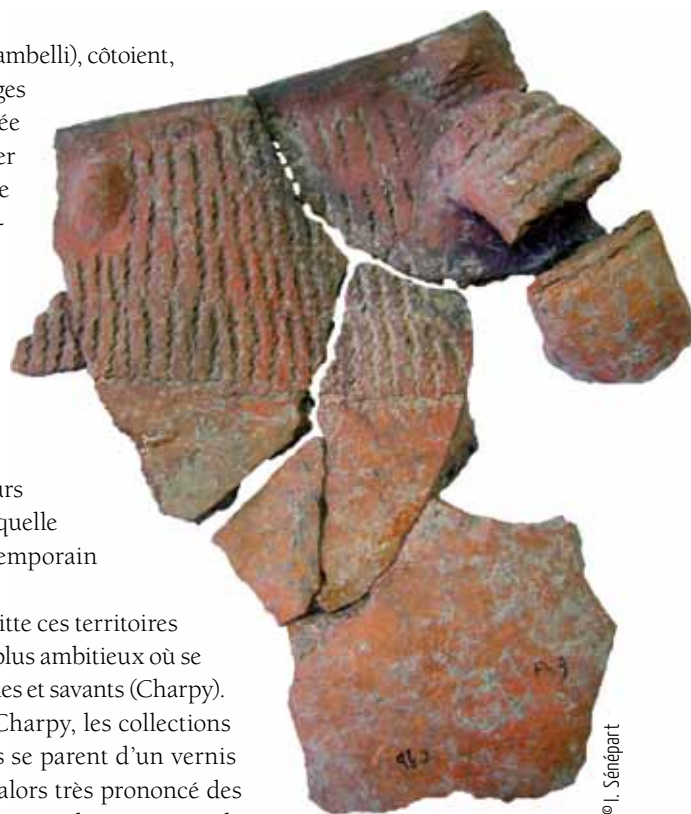


© CNRS - F. D'Errico/M. Van Haeren

des familles, les places et les positions des femmes (Ciambelli), côtoient, dans les chambres et les salles de bains, des coquillages ordinaires et anodins ramassés sur la plage à marée basse lors des week-ends et vacances en bord de mer (Monjaret). Tout en s'installant parfois sur une table de chevet auprès du collier de perles d'une grand-mère, ces coquillages de vacances ne s'inscrivent pas dans une généalogie mais dans des parcours de vie, souvenirs de vacances exotiques ou de promenades dominicales en bord de mer, et nourrissent un imaginaire du voyage (Monjaret). C'est surtout ce registre du banal et de l'ordinaire, de ces plaisirs enfantins de la collecte d'un modeste butin de vacances qu'Anne Monjaret a trouvé dans les intérieurs qu'elle a visités pour l'auto-ethnographie élargie à laquelle elle se livre ici et qui permet de saisir le sens contemporain des territoires ordinaires des coquillages.

Avec les bourgeois parisiens du XIX^e siècle, on quitte ces territoires ordinaires pour découvrir des univers domestiques plus ambitieux où se mêlent et s'entremêlent savoirs malacologiques profanes et savants (Charpy). Dans ces intérieurs bourgeois étudiés par Manuel Charpy, les collections personnelles exposées sur les dessus de cheminées se parent d'un vernis savant, malacologique et paléontologique. Le goût alors très prononcé des bourgeois du XIX^e siècle pour les coquilles fossilisées ouvre davantage sur des voyages dans le temps, vers un passé préhistorique et antédiluvien, que sur un imaginaire des grands voyages d'exploration même si les coquilles contemporaines y trouvent également leur place (Charpy). Au-delà du seul ancrage savant, l'article de Manuel Charpy nous révèle surtout la diversité des significations que les coquillages avaient au XIX^e siècle dans les intérieurs bourgeois parisiens. Objets de science et de voyages, objets de collection évoquant l'enfance d'une humanité incarnée par des « peuplades primitives » qui ont fait du coquillage une matière première, objets de commerce d'une industrie touristique naissante, ou monnaies de cauris, les coquillages du XIX^e siècle entraînent avec lui le lecteur dans ses cheminements multiples.

Avec Charlotte Guichard, les coquilles du XVIII^e siècle empruntent d'autres itinéraires qui traversent les frontières sociales et culturelles et les hiérarchies pourtant rigides de l'Ancien Régime. « Objets-frontières », les coquillages rassemblent autour d'eux des communautés socialement séparées composées d'amateurs et de savants, de politiques et de financiers, de techniciens et de muséographes qui partagent une même passion pour les aspects esthétiques et savants des coquilles, passion grâce à laquelle cette communauté hétéroclite tient ensemble (Guichard). Le partage d'une même admiration et d'un même goût pour les coquillages semble également faire tenir ensemble et collaborer les communautés contemporaines d'amateurs et de professionnels de la malacologie (Faugère). Mais ces communautés tiennent aussi grâce à une circulation de coquillages qui consiste en des dons et des contre-dons, en des échanges de « types » et de « paratypes » qui, dans certains cas, sont assimilés et apparentés à des quasi monnaies (Faugère). Au cœur de l'activité scientifique, les coquillages semblent ainsi renouer de manière ici anecdotique et inattendue avec le rôle majeur de monnaie qu'ils eurent en Mélanésie et en Afrique (Dupuy). Parcourant des milliers



© I. Sénépart

Itinéraire de *cardium*

Les coquillages n'ont pas seulement servi de parures, ils ont pu être également utilisés comme outils pour la mise en œuvre de décors. Dans le cas présenté, le bord cranté d'un *cardium* a été imprimé sous le bord d'un vase avant cuisson dans une argile encore plastique. Les empreintes combinées de multiples façons dessinent des motifs compliqués et spécifiques à la poterie dite « cardiale » du nom du coquillage, le *cardium*, avec lequel elle a été décorée. Fabriquée par les premiers paysans néolithiques du Sud de la France au cours du VI^e millénaire avant J.-C., ses motifs ont été déclinés tout au long de leur périple méditerranéen, du Midi de la France jusqu'aux rivages de l'Atlantique, en passant par l'Espagne et le Portugal ou en cheminant par le Languedoc et l'Aquitaine. Ce sont eux, réinterprétés de proche en proche, qui nous permettent de suivre le voyage de ces premiers paysans. Le *cardium* en lui-même devait représenter un élément significatif de leur culture, à tel point que son empreinte peut avoir été imitée à l'aide de peignes à dent, ou stylisé sous forme de cannelures. Il symbolisait peut-être l'attachement de ces premières populations d'agriculteurs au littoral de leur origine.



© Hubert Bari

Extraction d'une perle parfaite
lors de la récolte à Atlas Pearl,
Indonésie.

de kilomètres dans les cales des navires des marchands arabes et européens, entre l'Afrique, l'Europe et l'Amérique, des petits coquillages pêchés dans l'Océan Indien, les cauris, ont été la principale monnaie de la traite des esclaves pendant plusieurs siècles (Dupuy). Et c'est précisément ce long périple à travers des réseaux d'échange complexes et ramifiés qui a permis de rendre mythique leur origine, de créer de la rareté et d'ainsi leur donner une telle valeur qu'ils en sont devenus une monnaie internationalement reconnue et échangée (Dupuy).

Au fil de ces longs itinéraires, les coquillages ne deviennent pas toujours monnaie, ils deviennent aussi objets de science comme le montre David Dumoulin. Ses descriptions précises et minutieuses des pratiques de col-

lecte et d'inventaires des mollusques marins lors de l'expédition scientifique *Atimo Vatae* organisée par le Muséum National d'Histoire Naturelle de Paris dans le sud de Madagascar, révèlent comment, progressivement et lentement, au cours d'un long parcours, ces animaux insignifiants – les mollusques marins – pêchés au fond des océans sont transformés en des espèces nouvelles pour la science, et finissent leur course dans le saint des saints des malacologues : la typhotèque du Muséum de Paris. Mais la typhotèque ne serait finalement pas grand-chose sans la bibliothèque de malacologie qui la jouxte, l'une des plus importantes au monde, et qui recèle cet outil indispensable aux scientifiques, comme aux amateurs et collectionneurs, qu'est le livre de coquilles et de coquillages (Sorgeloos). Remontant au *xvi^e* siècle, Claude Sorgeloos s'intéresse à l'histoire de ces livres dans laquelle il déambule en montrant au lecteur la diversité des genres, des formats, des manières et des techniques d'illustrations, des stratégies éditoriales, etc. On découvre ainsi combien les coquilles et coquillages occupent une place de choix dans cette histoire livresque, devenant eux-mêmes objets de collections.

Dans l'article d'Arnaud Zucker, qui se présente comme un album des vedettes coquillières antiques, quelques grands coquillages voyageurs sont les héros de récits mythologiques (Zucker). Bien avant les grandes expéditions, la spirale du coquillage était déjà un défi à l'intelligence des scientifiques. Celui du roi Minos à Dédale après qu'il se fut échappé du labyrinthe en est la preuve : « celui qui parviendra à passer un fil à l'intérieur de la coquille d'un escargot recevra de ma main une récompense digne d'un roi. ». Dédale, incapable de résister y répondit et fut à l'initiative d'un voyage ; celui d'une fourmi traînant son fil d'Ariane (A. Zucker). L'image du cheminement de l'insecte à travers les spires de la coquille peut être vue comme celui de la connaissance scientifique. Ici, "l'objet-coquillage" devient vecteur bon à penser pour transcender l'imagination scientifique.

Isabelle Mauz s'intéresse, elle aussi, à la circulation de ces animaux mais sous une forme bien différente. Avec elle, nous quittons les mers et les océans du globe pour nous installer dans les terres du Parc National du Mercantour à la recherche d'un autre type de mollusques, les escargots terrestres. C'est moins l'objet lui-même dans ses pérégrinations que nous suivons – qu'il soit coquille, coquillage ou mollusque – que les liens sociaux et les collaborations qui se tissent autour de lui et grâce à lui, entre des mondes sociaux



Le cauri voyageur : 15 décembre 2012 – 6 h 20, TGV Marseille-Paris

« Quelle n'a pas été ma surprise de découvrir un cauri dans la caisse des menues monnaies de l'hôtesse du bar TGV. Dans un raccourci fulgurant, ce cauri voyageur symbolisait tout le propos du *Thema*, son drôle d'itinéraire faisait écho aux modes de déplacements originaux des gastéropodes terrestres de l'article de Frédéric Magnin et Sophie Martin, aux accidents de parcours de ceux d'Isabelle Mauz et de David Dumoulin, aux cauris de Guyane décrits par Francis Dupuy, à l'attachement aux coquillages dont parle Anne Monjaret, à la parure et aux collections des cabinets de curiosité (Charlotte Guichard, Manuel Charpy...) À côté de la bête à Bon Dieu et de la main de Fatma, il renvoyait aux cauris gri-gri et protecteur et à la bonne fortune, celle de la caisse et celle du voyage. »
(I. Sénépart)

© I. Sénépart

et professionnels hétérogènes, celui des agents du Parc National du Mercantour, et celui des systématiciens du Muséum de Paris.

Comme Charlotte Guichard pour les coquilles du XVIII^e siècle, Isabelle Mauz considère ces escargots terrestres comme des « objets-frontières ». Les coquilles d'escargots et les fiches de relevés qui les accompagnent, en circulant, transforment le statut des humains qui les ont mis en mouvement et reconfigurent ces mondes sociaux et leurs interrelations (Mauz). Si les points de départ de David Dumoulin et d'Isabelle Mauz sont identiques, tous deux s'intéressant à « la vie d'une chose », David Dumoulin reste davantage focalisé

et intéressé par les transformations de l'objet lui-même dans sa matérialité et dans les différentes valeurs et significations qu'il prend au fur et à mesure de son parcours que par les modifications qu'il provoque chez les humains qui l'accompagnent (son cheminement). Pour Isabelle Mauz, le récit de « la vie sociale des escargots » et de leur circulation est davantage un prétexte et un moyen pour décrire des changements dans des configurations sociales et des relations entre des êtres humains à propos de cet animal-objet. On pourrait dire qu'*in fine*, Isabelle Mauz s'intéresse aux humains et David Dumoulin aux coquillages. Le propos de ce dernier n'est pas de comprendre comment les univers sociaux se recomposent et se lient autour des coquillages mais bien plutôt comment les coquillages se transforment grâce aux opérations que les humains leur font subir.

L'article d'Elsa Faugère s'apparente à celui d'Isabelle Mauz en ce qu'elle aussi s'intéresse aux effets de la circulation des coquillages sur des collectifs humains, malacologues amateurs et professionnels. Adoptant une approche ethnographique qui renoue avec l'un des thèmes classiques de la littérature anthropologique, le texte d'Elsa Faugère met en lumière l'importance de l'échange et des dons au cœur même de l'activité scientifique.

Même si elle aussi fait référence au texte d'Appadurai et à « la vie sociale des choses », l'article de Christine Demmer s'intéresse à un tout autre aspect de la vie sociale des coquillages. Participant aux côtés de David Dumoulin et d'Elsa Faugère au projet sur l'étude des grandes expéditions naturalistes contemporaines², elle s'intéresse aux perceptions que les populations locales, en l'occurrence les habitants du sud de Madagascar ont eu des collectes malacologiques effectuées par les membres de l'expédition *Atimo Vatae* de mai à juin 2010. Son article montre le peu de relations entre les participants de cette expédition et les populations locales de l'extrême sud malgache où se déroulaient les collectes marines ainsi que l'étendue de leur incompréhension vis-à-vis de ce qui se déroulait chez eux. Les mollusques et les coquillages n'ont guère de valeur d'usage pour eux, et ne sont finalement que des biens recherchés par quelques collectionneurs et amateurs italiens qui les revendent ensuite dans les bourses aux coquillages en Europe. Aussi, pour les habitants de ces villages, les coquillages ne peuvent être que des marchandises et non des objets de connaissances scientifiques (Demmer).

L'article de Frédéric Magnin et de Sophie Martin poursuit l'étude des mollusques terrestres initiée par Isabelle Mauz en donnant à voir les déplacements clandestins et inopinés des escargots dans le Sud de la France. Non seulement nous sortons la tête de l'eau et quittons le fond des mers pour revenir sur terre, mais nous quittons aussi le royaume des morts, incarné par les coquillages devenus objets (de science, de parures, monnaies, etc.) pour suivre, avec ces deux écologues, les étranges pérégrinations des mollusques vivants. Comme ils le soulignent avec humour, les escargots terrestres qui sont l'emblème de la lenteur trouvent bien involontairement des vecteurs de dispersion parmi lesquels l'homme est, de très loin, l'un des plus efficaces (Magnin et Martin). Tout en s'intéressant aux déplacements des escargots terrestres, les auteurs questionnent la notion même d'espèce patrimoniale et locale en montrant que des espèces d'escargots considérées comme de haute valeur locale et culturelle et comme appartenant à un patrimoine régional sont en fait des espèces exogènes, venues d'ailleurs, transportées il y a plus ou moins longtemps par des humains ou par d'autres animaux.

C'est d'ailleurs ainsi, que la fameuse huître dite portugaise (*Crassostrea angulata*) arriva de Taïwan au Portugal au *xvi^e* siècle accrochée clandestinement aux coques des navires puis que, au gré des transports commerciaux et des courants, elle s'implanta sur les côtes françaises (Prou et Legué). Consommée, avec d'autres mollusques, au moins depuis le



© I. Sénépart

Mésolithique, période au cours de laquelle les vestiges archéologiques témoignent d'une forte intensification de l'exploitation des coquillages (Dupont), l'huître a acquis une notoriété bien particulière, tant pour les perles qu'elle fabrique que comme aliment fort prisé depuis l'époque Romaine (Prou et Legué). Cet animal sauvage, que les Romains ont fait circuler dans tout leur Empire, a commencé à être domestiqué vers la fin du XIX^e siècle avec l'invention puis le développement d'une nouvelle profession, l'ostréiculture (Prou et Legué). Mais aujourd'hui avec l'émergence d'un nouveau métier, « écloreur », l'huître est devenue génétiquement modifiée et a cessé de voyager (Prou et Legué).

L'irruption de la génétique et des outils de la biologie moléculaire n'a pas seulement mis fin au voyage de l'huître. Grâce à la mise au point dans les années 2000 de la technique du *barcoding* (code-barre), la biologie moléculaire a transformé les pratiques d'identification des espèces vivantes dans un contexte qualifié par les biologistes contemporains de « 6^e crise d'extinction des espèces » qui pourrait bien être la fin du voyage pour de nombreuses espèces de mollusques (Puillandre). Dans un *Curiosa* qui dévoile l'intérêt d'un jeune biologiste moléculaire pour les *Conoidea*, ce gastéropode marin dont le venin est parfois mortel pour l'homme, Nicolas Puillandre nous explique les usages et les implications de cette nouvelle technique du *barcoding* utilisée pour identifier les espèces grâce à l'un de leur gène. Plus globalement, il évoque ce qu'il qualifie de « révolution » moléculaire. Mais s'agit-il d'une révolution paradigmatique au sens de Kuhn (1962/1970a)? L'avenir de ces sciences du vivant nous le dira. Après cette plongée dans la dimension moléculaire de la vie, la lecture des deux autres *Curiosa* offre un contraste saisissant. Celui d'Ariadna Burgos, magnifiquement illustré par ses photos et les dessins de Peyo Dillais, entraîne le lecteur dans la mangrove de l'île de Siberut en Indonésie avec des femmes utilisant une étonnante technique de pêche de mollusques : le pasigutgut. Puis, quittant ces rivages indonésiens fascinants, le voyage prend fin avec le superbe et émouvant *Curiosa* de Sara Contreras et Michel Étienne sur Pablo Neruda, poète et malacologue, qui nous transporte dans l'imaginaire et la poésie d'un grand collectionneur et amateur de coquillages. « Mon coquillagisme me poussa à visiter des mers lointaines. Mes amis, à leur tour, se mirent à chercher des littorines, à s'encoquillager », écrivait Pablo Neruda. C'est tout ce que nous souhaitons au lecteur de ce *Thema*!

NOTES

Photo d'ouverture : Un jeune pêcheur malgache montre des Turbo, (*Turbo imperialis* Gmelin, 1791), qu'il vient de pêcher. Ces mollusques sont consommés et très appréciés des Malgaches. Photo prise lors de l'expédition *Atimo Vatae* à Lavanono, dans le grand sud malgache en juin 2010, par Bruno Reviers.

1. En 2006 a eu lieu au Vanuatu la première grande expédition d'un nouveau genre, appelée l'expédition Santo 2006, organisée par le Muséum National d'Histoire Naturelle de Paris, l'ONG Pro-Natura International et l'Institut de Recherche pour le Développement. Forts du succès scientifique et médiatique de l'expédition Santo 2006, les organisateurs ont lancé un programme décennal de grandes expéditions naturalistes dans les *hotspots* de la biodiversité des pays du sud, appelé « La Planète Revisitée », et financée majoritairement (hors salaires) par des fondations privées, les trois plus importantes étant : la fondation Prince Albert II de Monaco, la fondation Stavros Niarchos et la fondation Total. Ce programme d'exploration naturaliste est l'objet d'étude d'un projet de recherche en sciences sociales financé de 2010 à 2013 par l'Agence Nationale de la Recherche, programme « Sciences, Technologies et Savoirs en Sociétés. Enjeux actuels, questions historiques ». Ce projet de recherche, coordonné par Elsa Faugère, s'intitule « Expébiodiv. Étude pluridisciplinaire des grandes expéditions naturalistes contemporaines », ANR-09-SSOC-52.
2. Idem.

REMERCIEMENTS

Les deux coordinatrices de ce numéro remercient Philippe Bouchet pour les suggestions et les idées qu'il a insufflées au cours des quelques mois pendant lesquels il a figuré, à nos côtés, dans la coordination de ce numéro.

RÉFÉRENCES

- Appadurai, A. (dir.) 1986 *The Social Life of Things. Commodities in Cultural Perspective*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Lacarrière, J. 1992 *Le Bernard-l'Hermitte ou le treizième voyage*. Paris : Éditions Complexe.
- Kuhn, Th. S. 1962/1970a, *The Structure of Scientific Revolutions*, Chicago: University of Chicago Press (1970, 2nd edition, with postscript).
- Star, S. L., Griesemer, J. R. 1989 Institutional Ecology, "Translations" and Boundary Objects: Amateurs and Professionals in Berkeley's Museum of Vertebrate Zoology. In *Social Studies of Science* 19(3) : 387-420.
- Vanhaeren, M., d'Errico, F. 2008 Aux origines de la parure. In *Pour la Science* n° 369 : 62.